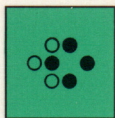


# La maîtresse de Wittgenstein

David Markson

Roman Traduit de l'américain par Martin Winckler



P.O.L





La Maîtresse  
de Wittgenstein



David Markson

# La Maîtresse de Wittgenstein

*roman*

traduit de l'américain  
par Martin Winckler

*P.O.L*

8, villa d'Alésia, Paris 14<sup>e</sup>

*Ouvrage publié avec le concours  
du Centre National des Lettres*

Titre original : « Wittgenstein's Mistress »

© David Markson, 1989

© P.O.L Editeur, 1991, pour la traduction française

ISBN : 2-86744-220-6

Pour Joan Semmel





*Quel changement extraordinaire [...] quand, pour la première fois, le fait que tout découle de la manière dont une chose est pensée vient à la conscience ; quand, en conséquence, la pensée dans son absolu remplace une réalité apparente.*

Kierkegaard

*Alors que j'émettais encore des doutes sur ses capacités, je demandai à G.E. Moore son opinion sur lui.*

*Moore répondit : « Je pense de lui le plus grand bien. » Quand je lui demandai ses raisons, il dit que c'était parce que Wittgenstein était le seul homme qui avait l'air perdu pendant ses conférences.*

Bertrand Russell

*Je comprends fort bien que les enfants aiment le sable.*

Wittgenstein



Au commencement, j'ai laissé quelquefois des messages dans la rue.

Quelqu'un vit au Louvre, disaient certains messages. Ou à la National Gallery.

Naturellement, ils ne pouvaient dire ça que lorsque j'étais à Paris ou à Londres. Quand j'étais encore à New York, ils disaient Quelqu'un vit au Metropolitan Museum.

Personne n'est venu, bien sûr. Finalement, j'ai cessé de laisser des messages.

A vrai dire, je n'ai peut-être laissé que trois ou quatre messages en tout.

Je ne sais plus à quelle époque j'ai fait ça. Si je devais fixer une date, je crois que je dirais dix ans.

C'est peut-être bien plus ancien que ça, cela dit. Et bien sûr, à l'époque, pendant un bon bout de temps j'avais aussi complètement perdu la raison.

Je ne sais pas pendant combien de temps, mais un bon bout de temps.

Un temps fou. Voilà une expression que je crois n'avoir jamais parfaitement comprise, maintenant qu'il m'arrive de l'employer.

Un temps fou parce que j'étais folle, ou un temps fou simplement parce que j'ai oublié ?

En tout cas, cette folie ne faisait aucun doute. Comme par exemple lorsque j'ai roulé en voiture jusqu'à un coin reculé de Turquie, pour visiter le site de l'antique Troie.

Et que, pour je ne sais quelle raison, je désirais surtout voir la rivière, au sujet de laquelle j'avais lu aussi quelque chose, et qui passe au pied de la citadelle avant de s'écouler vers la mer.

J'ai oublié le nom de cette rivière, qui n'était en fait qu'un ruisseau boueux.

Et de toute façon je ne veux pas dire vers la mer, mais vers les Dardanelles, que l'on appelait autrefois l'Hellespont.

Troie aussi avait changé de nom, naturellement. On l'avait rebaptisée Hisarlik.

A bien des égards, ma visite fut une déception, en raison de l'étonnante petitesse du site. A peine plus vaste qu'un pâté de maisons et haut de quelques étages, pour dire.

Malgré tout, des ruines on pouvait voir le mont Ida, là-bas dans le lointain.

Même à la fin du printemps, il y avait encore de la neige sur le sommet.

Dans une des vieilles légendes, je crois, on dit que quelqu'un alla y mourir. Pâris, peut-être.

Je parle du Pâris qui avait été l'amant d'Hélène, naturellement. Et qui fut blessé tout à fait à la fin de la guerre.

En fait, c'est surtout à Hélène que je pensais, lorsque j'étais à Troie.

J'allais ajouter que, pendant un moment, j'ai même

rêvé que les vaisseaux des Grecs étaient encore à l'ancre près du rivage.

Enfin, il y a des rêves qui ne font pas de mal.

En partant d'Hisarlik, la mer est à une heure de marche peut-être. J'avais projeté de traverser l'Europe en voiture via la Yougoslavie.

C'est peut-être la Yougoslavie. En tout cas, sur l'autre rive du détroit, on voit des monuments élevés à la mémoire des soldats morts là-bas pendant la Première Guerre mondiale.

Sur la rive où se trouve Troie, on peut voir un monument à l'endroit où Achille fut enterré, il y a bien plus longtemps encore.

Enfin, on dit que c'est là qu'Achille fut enterré.

Tout de même, je trouve extraordinaire que des jeunes gens aient péri là-bas au cours d'une guerre il y a tout ce temps, et péri à nouveau au même endroit trois mille ans plus tard.

Mais quoi qu'il en soit, j'ai renoncé à traverser l'Hellespont. Je veux dire les Dardanelles. A la place, j'ai pris une vedette pour passer par les îles grecques et Athènes.

Alors que je ne disposais que d'une simple page d'atlas déchirée, en guise de carte marine, je n'ai mis que deux jours sans me presser pour atteindre la Grèce. Une bonne partie de ce qu'on racontait sur cette guerre antique était sans doute très exagérée.

Il y a des choses qui font vibrer, malgré tout.

Comme par exemple, un ou deux jours plus tard, le spectacle du Parthénon sous le soleil d'une après-midi finissante.

C'est cet hiver-là que j'ai vécu au Louvre, je crois. Pour me réchauffer, je brûlais des objets d'art et des cadres dans une pièce mal ventilée.

Mais ensuite, aux premiers signes de dégel, et en changeant de véhicule chaque fois que j'étais à court d'essence, je suis repartie à travers la Russie centrale pour rentrer chez moi.

Tout cela est indiscutablement vrai, mais bien lointain, je l'ai dit. Et, comme je l'ai dit également, j'étais peut-être bien folle.

D'un autre côté, je ne suis pas du tout convaincue que j'étais folle quand j'ai roulé jusqu'au Mexique, avant ça.

Peut-être avant ça. Pour aller sur la tombe d'un enfant que j'avais perdu, bien avant tout ça, et qui s'appelait Adam.

Pourquoi ai-je écrit qu'il s'appelait Adam ?

Mon petit garçon s'appelait Simon.

Un temps fou. Cela veut-il dire qu'on peut même oublier momentanément le nom de son unique enfant, qui aurait trente ans maintenant ?

Pas trente ans, je ne crois pas. Mettons vingt-six ou vingt-sept.

J'ai cinquante ans, alors ?

Il n'y a qu'un seul miroir ici, dans la maison sur la plage. Peut-être le miroir dit-il que j'ai cinquante ans.

Mes mains le disent. C'est apparu peu à peu sur le dos de mes mains.

D'un autre côté, j'ai encore mes règles. Ce n'est pas régulier, ce qui fait qu'elles durent souvent des semaines, et qu'ensuite elles reviennent alors que je les ai presque oubliées.

J'ai peut-être quarante-sept ou quarante-huit ans à peine. Je suis sûre d'avoir un moment tenté de tenir un calendrier de fortune, peut-être en comptant les mois, mais sûrement au moins les saisons. Mais je ne me souviens

même plus à quel moment j'ai compris que j'avais déjà perdu le fil depuis longtemps.

Pourtant, je crois que j'allais bientôt avoir quarante ans, à l'époque où tout ceci a commencé.

Les messages que je laissais étaient tracés à la peinture blanche. En capitales énormes, aux carrefours, à des endroits où n'importe qui les verrait en passant.

Naturellement, j'ai aussi brûlé des objets d'art et certaines autres choses lorsque j'étais au Metropolitan Museum.

Oui, là-bas, l'hiver, je faisais du feu sans arrêt.

Ce feu-là était différent de celui du Louvre. Au Metropolitan Museum, c'est dans le grand hall d'entrée, là où tout le monde passe, que je faisais du feu.

En fait, j'ai aussi bricolé une grande cheminée en fer-blanc juste au-dessus. Afin que la fumée puisse s'échapper vers la verrière tout en haut.

Après avoir fabriqué la cheminée, il a fallu que je tire des coups de feu dans la verrière pour y faire des trous.

J'ai fait ça au pistolet, très soigneusement, depuis l'un des balcons, de biais, de manière à ce que la fumée sorte sans que la pluie n'entre.

La pluie entrant quand même. Pas beaucoup, mais un peu.

Et en fin de compte elle a fini par entrer aussi par les autres vitres, lorsque celles-ci se sont brisées toutes seules. Ou à cause des intempéries.

Il y a encore des vitres qui cassent. Plusieurs sont brisées ici, dans cette maison.

De toute façon, c'est l'été en ce moment. Ce n'est pas que la pluie me gêne.

De l'étage, on peut voir l'océan. Ici, en bas, les dunes bouchent la vue.

En fait, c'est ma deuxième maison sur cette plage. La première, je l'ai brûlée de fond en comble. Je ne suis pas encore sûre de la manière dont c'est arrivé, mais j'étais peut-être en train de faire la cuisine. Pendant un court instant je suis allée uriner dans les dunes, et lorsque je me suis retournée tout était en flammes.

Ces maisons de plage sont tout en bois, bien entendu. Tout ce que j'ai pu faire c'est m'asseoir au milieu des dunes et la regarder brûler. Elle a brûlé toute la nuit.

J'aperçois encore la maison brûlée, le matin, quand je marche le long de la plage.

Enfin, ce n'est évidemment pas la maison que j'aperçois. Ce que j'aperçois c'est ce qui reste de la maison.

Cependant, on a toujours tendance à penser à une maison comme étant une maison, même s'il n'en reste pas grand-chose.

Celle-là s'est pas mal patinée, à la réflexion. Les prochaines neiges seront les troisièmes que je passe ici, je crois.

Je devrais probablement dresser une liste des autres endroits où j'ai vécu, ne serait-ce que pour ma propre gouverne. C'est-à-dire depuis mon vieux loft de SoHo, avant le Metropolitan. Et puis mes voyages.

Mais maintenant j'ai sans doute perdu le fil d'une grande partie de tout ça aussi.

Je me rappelle bien avoir été assise un matin dans une automobile avec conduite à droite, et regardé Stratford-on-Avon se couvrir de neige, ce qui assurément doit être exceptionnel.

Bon, et un jour, le même hiver, avoir failli me faire renverser par une voiture sans personne au volant, qui dévalait une rue en pente près de Hampstead Heath.



Il y avait bien une explication au fait que la voiture dévalait la rue sans personne au volant.

L'explication c'est la pente, évidemment.

Cette voiture-là aussi avait la conduite à droite. Mais cette remarque n'a peut-être aucun intérêt.

Et de toute façon j'ai peut-être fait erreur, plus haut, quand j'ai dit que j'avais laissé dans la rue un message disant que quelqu'un vivait à la National Gallery.

A Londres, j'habitais à la Tate Gallery, où se trouvent beaucoup de tableaux de Joseph Mallord William Turner.

Je suis tout à fait certaine que je vivais à la Tate Gallery.

Ici encore il y a une explication. C'est que de là on peut voir le fleuve.

Comme je vis seule, j'ai tendance à préférer la vue de l'eau.

Du reste, j'ai aussi toujours admiré Turner. En fait ses marines ont peut-être bien leur part dans ma décision.

Un jour, Turner s'est fait ligoter pendant plusieurs heures au mât d'un navire, au cours d'une terrible tempête, de manière à pouvoir la peindre plus tard.

Evidemment, ce n'était pas la tempête elle-même que Turner projetait de peindre. Ce qu'il projetait de peindre était une représentation de la tempête.

Souvent, comme ça, mon langage manque de précision, je m'en suis rendu compte.

De fait, l'histoire de Turner se ligotant au mât me fait penser à quelque chose, et je ne parviens pas à me rappeler quoi.

On dirait que je ne peux pas me rappeler non plus quel genre de feu je faisais à la Tate Gallery.

A propos, au Rijksmuseum d'Amsterdam, lorsque

là-bas aussi je me chauffais, j'ai séparé *La Ronde de nuit* de Rembrandt de son cadre.

Il est tout à fait certain qu'à peu près à la même époque j'ai eu l'intention de me rendre à Madrid, car il y a au Prado une *Descente de croix* de Rogier van der Weyden que je désirais revoir. Mais à Bordeaux, pour je ne sais quelle raison, j'ai changé de voiture et j'en ai pris une qui regardait dans la direction opposée.

Maintenant, peut-être qu'en réalité j'ai franchi la frontière espagnole et roulé jusqu'à Pampelune.

Enfin, j'agissais souvent de manière impulsive à l'époque, je l'ai dit. Une fois, du haut des marches de la Piazza di Spania à Rome, et simplement parce que j'avais trouvé une camionnette Volkswagen qui en était remplie, j'ai fait rebondir l'une après l'autre des centaines et des centaines de balles de tennis, jusqu'en bas, de toutes les manières possibles et imaginables.

Je regardais la façon dont elles frappaient les minuscules aspérités ou les zones usées de la pierre et changeaient de direction, et je cherchais à deviner jusqu'où, sur la place en contrebas, chacune d'elles irait rouler.

Plusieurs ont rebondi dans une direction diamétralement opposée et sont allées frapper la maison où John Keats est mort, en fait.

Il y a une plaque sur la maison disant que John Keats est mort là.

La plaque est en italien, bien sûr. Elle le nomme Giovanni Keats.

Le nom de la rivière à Hisarlik est le Scamandre, je m'en souviens à présent.

Dans *L'Iliade* d'Homère, on en parle comme d'un puissant fleuve.

Enfin, peut-être que ça l'était, à une époque. Beaucoup de choses peuvent changer, en trois mille ans.

Et malgré ça, un soir, tandis que je contemplais le détroit, assise sur les murs en ruine qui surplombent la rivière, j'ai eu la presque certitude de voir encore les feux de camp des Grecs allumés le long du rivage.

Enfin, je l'ai dit, je ne me suis peut-être pas vraiment laissée aller à penser ça.

Cependant, il y a des pensées qui ne font pas de mal.

Le matin suivant, par exemple, lorsque l'aurore apparut, j'étais très heureuse de contempler une aurore aux doigts de rose. Même si le ciel était brouillé.

En attendant, je viens de prendre le temps d'aller me vider les intestins. Je ne vais pas faire ça dans les dunes, mais je descends jusqu'à l'océan, à un endroit où la marée emportera tout.

A l'aller, je me suis d'abord arrêtée dans les bois près de la maison pour prendre des feuilles.

Et au retour, je suis allée chercher de l'eau au ruisseau qui passe à cent pas peut-être, près du sentier qui remonte de la plage.

Eh oui, j'ai un cours d'eau. Même si ce n'est pas vraiment la Tamise.

D'ailleurs, à la Tate Gallery, j'allais chercher de l'eau au fleuve. Ça fait maintenant longtemps qu'on peut faire ce genre de chose.

Enfin, on pouvait déjà boire l'eau de l'Arno à Florence, lorsque je vivais au palais des Offices. Ou l'eau de la Seine, quand je descendais du Louvre sur les quais une cruche à la main.

Au commencement, je n'ai bu que de l'eau en bouteilles, bien entendu.

Au commencement, j'avais aussi du matériel. Comme

des générateurs, pour faire fonctionner les appareils de chauffage électrique.

L'eau et le chauffage étaient les besoins essentiels, bien sûr.

Je ne me rappelle pas ce qui est venu d'abord, la capacité de faire du feu, et donc de me débarrasser de ce genre d'appareils, ou la découverte que je pouvais à nouveau boire toute l'eau que je désirais.

J'ai peut-être d'abord appris à faire du feu. Même si, au fil des années, j'ai brûlé deux maisons de fond en comble.

Pour la seconde, comme je l'ai indiqué, c'était accidentel.

Je préférerais ne pas m'appesantir sur les raisons qui m'ont fait brûler la première. Je l'ai fait de manière absolument délibérée, cela dit.

C'était au Mexique, le lendemain du jour où je suis allée sur la tombe de mon pauvre Simon.

Et c'était la maison dans laquelle nous vivions tous. Je croyais vraiment avoir l'intention d'y rester, un temps.

En fait j'ai aspergé l'ancienne chambre de Simon avec de l'essence.

Pendant presque toute la matinée, j'ai pu voir la fumée s'élever de plus en plus haut dans mon rétroviseur.

A présent, j'ai deux immenses cheminées. Ici, je veux dire, dans la maison au bord de la mer. Et, dans la cuisine, un de ces poêles ventrus d'autrefois.

Avec le temps, je me suis beaucoup attachée au poêle.

A propos, Simon venait d'avoir sept ans.

Il pousse toutes sortes de baies par ici. Et, à quelques minutes de marche de l'autre côté de mon ruisseau, diverses sortes de légumes, dans des champs qui étaient



**E**lle est seule au monde. Littéralement. Ou peut-être folle.

Elle ne sait plus quand tout cela a commencé. A la longue, la mémoire se détériore.

Cela dit, elle est assise à présent dans sa maison, sur la plage, devant la machine à écrire.

Elle croyait s'être débarrassée de tous ses bagages, depuis le temps, mais on dirait qu'il en survit toujours quelques-uns. Là, dans la tête, et à présent ici, sur le papier. Des noms de personnes connues et inconnues, par exemple. Des tableaux. Des films. Des mélodies. Des histoires vraies ou inventées. Des bribes.

Qu'est-ce que le monde, quand on est seule au monde - ou peut-être bien folle ?

Le monde est tout ce qui s'écrit.

M. W.



9 782867 442209

Photo : John Foley

ISBN : 2-86744-220-6  
F10220-9-91

120 F